

## **Commémoration du Centenaire de l'exécution de Francisco Ferrer Bruxelles, St. V., 20 novembre 2009**

### **Discours de Joan-Francesc Pont Clemente Président de la Fondation Francisco Ferrer**

Je me sens très honoré de prendre aujourd'hui la parole à l'Université Libre de Bruxelles, en tant que professeur de l'Université de Barcelone, président de la Fondation Ferrer, militant de la libre pensée et franc-maçon de la Grande Loge Symbolique d'Espagne, l'expression de la franc-maçonnerie libérale espagnole fraternellement unie au Grand Orient de Belgique.

À tous ceux qui, aujourd'hui, se disent, au sujet du centenaire de la mort de Francisco Ferrer, « Ferrer, de nouveau ? » Nous devons leur répondre par l'exclamation « Ferrer, encore ! ». Encore faudrait-il en premier lieu revendiquer sa mémoire, car on recommence à jouer avec les malentendus intéressés et les critiques de toujours qui veulent laisser planer une ombre sur le personnage. Il faut réaffirmer l'innocence qu'aucune personne honnête ne met en doute, ainsi que l'honorabilité de Francisco Ferrer.

Puis, encore Ferrer, oui, non seulement pour ne jamais oublier le crime d'État commis, mais aussi pour commémorer la contribution de Ferrer à la modernisation de notre société, depuis son pari radical pour l'éducation comme unique moyen de sortir de l'ignorance et de la superstition vers l'émancipation du genre humain jusqu'au combat contre la soumission de la classe travailleuse à une classe propriétaire qui, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, était régie, à de rares exceptions près, aussi remarquables soient-elles, par l'avarice, le mépris de l'autre et la violence. Comme vous le savez, il y a vingt ans, l'ancien maire de Barcelone, Pasqual Maragall, et l'actuel bourgmestre de Bruxelles, à ce temps-là Échevin des Beaux-Arts, Freddy Thielemans, ont impulsé en collaboration avec la Fondation Ferrer l'installation à Montjuïc d'une reproduction du monument de Bruxelles, un génie qui brandit le flambeau de la raison, symbole du libre examen.

Et enfin, encore Ferrer, oui, parce que dans notre histoire, il occupe une place importante due au respect réservé aux personnages qui ont laissé une empreinte durable. L'héritage de Ferrer, lié à son sacrifice personnel pour bâtir l'École moderne, naît de son audace à se reconnaître comme libre penseur et à prêcher la libre pensée. Voilà le délit qu'a commis Ferrer, la raison pour laquelle le pouvoir de son époque l'a emmené au pied de la muraille du château de Montjuic pour le fusiller.

Francisco Ferrer nous laisse en toute simplicité le message fondamental de la libre pensée : selon ses propres dires, « ne perdons, donc, pas de temps à demander à un Dieu imaginaire ce que seul le travail humain peut nous procurer ». Comme Thomas Paine, Ferrer pense que le monde est son pays et que faire le bien est sa religion. Comme William Somerset Maugham, Ferrer ne peut pas croire en un Dieu qui n'a pas ni du sens de l'humour ni du bon sens. Comme Blaise Pascal, Ferrer comprend que les hommes ne font jamais le mal de façon si complète et si intense que lorsqu'ils agissent par conviction religieuse. Et comme Ralph Waldo Emerson, Ferrer considère qu'il n'y a rien de plus sacré que l'intégrité de notre pensée.

De la même manière que Voltaire nous avait avertis que si nous croyions à des choses absurdes, nous finirions par faire des atrocités, le rationalisme de Ferrer nous guide peu à peu vers la liberté de la science, la recherche, et l'acceptation de nos limites ; pas vers la possession de la vérité, mais plutôt vers la capacité d'obtenir des résultats de nos efforts individuels et collectifs. Si Mark Twain disait qu'il valait mieux lire les prévisions de la météo avant de se mettre à prier pour qu'il pleuve, Francisco Ferrer, lui, concevait *l'enseignement rationnel* comme *une méthode de défense contre l'erreur et l'ignorance*. C'est un fils de paysans obligé d'abandonner l'école à douze ans qui a dû remuer les consciences d'un pays et du monde entier sur le besoin de rendre universel l'accès au savoir. C'est un autodidacte sacrifié et combattif qui a dû tirer la sonnette d'alarme sur l'urgence de libérer l'éducation de l'esclavage de la théologie.

De tout ce qui vient d'être écrit, ces mois-ci, sur Francisco Ferrer, je me souviens d'un article bref mais frappant de Vicenç Molina dans la revue *Espai de Llibertat* dans lequel

il décrit le personnage comme étant : « Un homme normal... Un homme étrange, malgré tout. Un homme comme les autres, par ailleurs... Mais, aussi, avec des nuances qui suggèrent fortement un profil peu habituel... » Un homme normal, oui, mais avec ces nuances récemment évoquées qui le font entrer dans la franc-maçonnerie, collaborer avec le républicanisme, promouvoir la grève générale comme ultime recours pour mettre fin à l'exploitation des travailleurs et consacrer tout son temps et tout son argent au service de l'École moderne et de sa maison d'édition, les deux projets qui centrent son attention quand il rédige son testament la veille de son exécution. Un homme normal, oui, avec ces nuances qui le magnifient à nos yeux comme un exemple de non-conformisme et de rébellion, mais surtout comme un exemple d'humanisme poussé à l'extrême.

Francisco Ferrer nous interpelle cent ans après sa mort absurde aux mains du gouvernement Maura, avec le silence complice d'une ville endormie, il nous interpelle pour nous dire : n'êtes-vous pas encore capables de rompre les chaînes du dogme ? De n'importe quel dogme, s'entend. Il nous interpelle pour exiger de nous que nous osions penser par nous-mêmes et sortir de la routine du conformisme, de l'excuse de la critique sans autocritique, de l'égoïsme de se sauver soi-même sans vouloir voir les autres victimes du naufrage, alors que le vaisseau dans lequel nous naviguons fait eau.

Depuis 1987, la Fondation Francesc Ferrer i Guàrdia s'efforce d'honorer la mémoire vive de cet *homme normal* dont l'engagement envers l'humanité l'a conduit à crier sereinement au moment de sa mort : « Vive l'École moderne ! ». La Fondation, en tant que laboratoire de nouvelles idées, réalise des travaux de recherche sur le concept fondamental de citoyenneté, axe d'une société démocratique, sur le principe de laïcité, où se rencontrent les valeurs supérieures de l'ordre juridique dans une société éclairée et mature, et sur les politiques publiques, destinées à convertir en réalité quotidienne pour tous, le fait de jouir entièrement des circonstances qui définissent une bonne vie.

La vie militante de Ferrer et sa mort tragique nous engagent aujourd'hui à suivre son exemple. Nous devons exiger aux responsables politiques une meilleure gouvernance

immédiatement. Aux parlementaires, une trêve dans l'échange d'insultes personnelles pour laisser la place à une confrontation aussi dure que nécessaire autour de propositions destinées à améliorer les conditions de la vie quotidienne de tous, mais en commençant par ceux qui souffrent le plus. Et en ce qui nous concerne personnellement, nous devons remplacer les plaintes par les idées ; les remontrances par les stimulants ; la critique par l'ouverture de nouvelles voies ; le pessimisme paralysant par l'optimisme actif et entreprenant. Nous n'atteindrons le progrès qu'à partir de la construction d'un récit encourageant de notre avenir, comme Anselmo Lorenzo exhortait les professeurs de l'École moderne le jour de son inauguration... « vous, vous devez détruire les atavismes, enseigner des vérités, former des caractères, empêcher la formation de masses sectaires et inconscientes et faire de chaque homme et de chaque femme un être présent et actif, d'égale valeur positive, sur lequel ne puisse se soutenir aucun faux prestige ni aucune autorité illégitime pour que la justice dans les relations humaines soit le résultat simple et pratique des coutumes ».

L'École, donc, comme le centre de toutes les politiques visant à donner à chacun toutes les possibilités de réaliser pleinement son itinéraire de vie. L'École qui doit récupérer le prestige de première institution du pays, de tout pays, par le biais du respect de chaque famille pour la tâche sublime de l'instituteur et de l'instauration d'une complicité coopérative entre les parents et les instituteurs, sortant ces derniers de la solitude à laquelle nous les avons condamnés.

**Francisco Ferrer Guàrdia, encore, oui, bien sûr, dans cette ville de Bruxelles, capitale mondiale du libre examen, comme une proclamation de fraternité universelle, par-delà toutes les frontières réelles ou imaginaires, sur l'unique voie qui ne nous conduit pas au suicide de l'humanité, c'est-à-dire la construction de la paix. L'avenir ne sera jamais un cadeau, mais le résultat de notre combat.**